

SOLEIL JUSQU'À LA FIN

Mélanie
Georgelin



SOLEIL
JUSQU'À
LA FIN

Mélanie Georgelin

SOLEIL
JUSQU'À
LA FIN

ÉDITIONS
SARBACANE

Depuis 2003

De la même autrice

Roman

- *Les mots, ça m'est égal* (Sarbacane, 2007)
- *La plus petite étoile est à la nuit*, avec Caroline Siaugues (Douro, 2020)

Poésie

- *Journal de père* (L'Harmattan, 2018)

Essai

- *Des enfants violents* (Éditions Érès, 2021)

Bande-son

- FRANCIS CABREL, *Rosie*
- ARNO, *Les yeux de ma mère*
- BARBARA, *La mort*
- JEANNETTE, *Porque te vas*
- MICHEL BERGER, *Le Paradis Blanc*
- NICK CAVE AND THE BAD SEEDS, *Bright Horses*
- STEPHAN EICHER, *Si tu veux (que je chante)*
- CHARLÉLIE COUTURE, *Comme un avion sans ailes*
- ETHEL ENNIS, *Lullabies For Losers*
- BILLIE HOLIDAY, *When You're Smiling*
- PHILIPPE LÉOTARD, *Jeune fille interdite*
- NINA SIMONE, *Sinnerman*
- LÉO FERRÉ, *Tu ne dis jamais rien*
- MAXIME LEFORESTIER, *L'écho des étoiles*
- NINA SIMONE, *Wild Is The Wind*
- YOM, *Songs For The Old Man*
- STING, *Shape Of My Heart*
- PAOLO CONTE, *Via con me*
- LYNDA LEMAY, *Blessée*
- MAHALIA JACKSON, *I'm On My Way*

À P.O.M.,

*Aux insulaires qui vivent
Dans mon cœur*

&

*À ceux qui font soleil
Soleil envers et contre tout*

*L'écriture est une petite fille qui parle à sa poupée.
Les grands yeux d'encre de la poupée lui répondent,
et par cette réponse un ciel se rouvre.*

CHRISTIAN BOBIN, *La Grande vie*

*

Un soir d'hiver, avec Tante Teresa, on a quitté le bitume de mon enfance. C'est arrivé parce que Maman a claqué comme une ampoule. *Clac*, fini la vie, fini, d'un coup d'un seul elle a claqué. Noir complet.

Tante Teresa m'a aidée à faire ma valise, je me souviens, enfin c'était pas une valise vraiment, c'était mon grand sac de courses *Oldimarket* que je trimbalais toujours partout – et alors, dedans, tout au fond bien à plat, j'ai mis mon premier livre de contes, *Les trois petits cochons*, et par-dessus on a plié le grand couvre-lit en crochet pour me faire un souvenir, vu que c'était celui de Maman, celui sur lequel on se faisait parfois des pique-niques devant la télé. Et puis, comme Teresa tenait à récupérer un souvenir de sa sœur elle aussi, elle lui a pris sa plus belle robe ; je m'en souviens parce que je me souviens toujours de tout, une rouge et noire c'était, une pour danser. Mais je peux te dire qu'à part sa robe, le livre et le couvre-lit, pour les souvenirs ça a été vite vu, étant donné que dans l'appartement on n'avait jamais eu grand-chose.

C'est la police qui m'a trouvée un lundi matin. Il paraît que je suis restée huit jours près du corps de

Maman. Pour ça, je suis même passée dans le journal. Ce n'est pas un exploit, pourtant.

Les huit jours, je peux les expliquer : quand c'est arrivé, je n'ai pas su quoi faire d'autre qu'attendre. Moi et mon cerveau, on était comme coulés dans du béton, ce qui fait qu'on n'a pas senti tout ce temps s'écouler ; c'est passé à une vitesse, la vitesse grand V.

Oui, c'est ce que ça m'a fait quand j'ai trouvé Maman morte dans son lit : ma pensée s'est complètement gelée, et puis comme neige au soleil, elle a fondu. Ne m'est resté qu'un grand vent dans la tête, et un *vlan* de porte qui battait de l'aile, *vlan ! vlan !* comme ça, ça faisait *vlan !* ça me claquait en dedans façon courant d'air.

Je ne m'y attendais pas, ce jour-là, parce que j'étais descendue faire les courses à *Oldimarket* pour lui acheter des oranges et du chocolat, deux choses qu'elle aimait bien, histoire de lui redonner un peu de goût à la vie. Ça faisait un moment qu'elle ne mangeait plus rien. Moi, j'espérais toujours que ça s'arrange. *Maman, tu manges*, je lui disais ; et d'habitude elle se redressait sur un coude, la mine toute froissée, et elle mangeait un peu, une bouchée de ci, une bouchée de ça. Et comme je le lui disais, c'était *toujours ça de pris*. Je répétais :

– Mange, Maman, tu sais pas c'est qui qui te mangera.

Toujours est-il qu'en remontant du supermarché, en la voyant comme ça étalée sur le couvre-lit des piqueniques, j'ai tout de suite compris ce qui se tramait. *Elle a encore avalé des médicaments*, je me suis dit. *C'est malin : maintenant elle dort, y en a pour un bout de temps*.

J'ai discuté un peu avec Soledad (Soledad, c'est ma poupée) pour la rassurer.

– Elle va se relever. T'inquiète pas, elle se relèvera !

Mais rien. Plus ça allait, moins elle se relevait. Plus ça allait moins elle bougeait. Plus ça allait, plus c'était pire.

– Marche, Maman ! S'il te plaît, marche.

– Elle marche pas, Yaya. Tu vois bien, elle marche plus.

J'ai serré Soledad contre moi, collé sa bouche contre mon pull pour plus qu'elle parle, et puis, comme je ne savais pas quoi faire, j'ai attendu.

Pendant un temps, j'ai cru, c'est vrai, que Maman allait se réveiller, se relever, mais non, c'était juste ce qu'on appelle de la naïveté. Non, mon vieux, la mort ce n'est pas négociable, tu peux toujours prier, même supplier, elle s'en fout.

Et puis Maman, de toute façon, elle vivait déjà plus avant même de mourir, elle vivait plus depuis longtemps – depuis que mon père l'avait plantée, comme ça un matin, du jour au lendemain.

Moi, à l'époque, j'avais d'abord pensé que le général Franco l'avait capturé, mon père, qu'il l'avait mis au pain sec et à l'eau en Espagne, là d'où on vient. Et j'imaginai qu'il réussirait un jour ou l'autre à se libérer en frottant patiemment ses liens avec un mini silex et qu'il rentrerait enfin en stop, courageusement... mais non.

Non, la vérité, m'a dit Soledad, c'est qu'il s'est juste barré sans se retourner.

La vérité, même si on la cache aux enfants, je sais très bien la deviner toute seule, pas besoin de m'en raconter, la vie je la connais – et maintenant la mort aussi, pour moi, elle n'a plus de secret.

Aussi, quand ils ont sonné (ils, je veux dire les policiers), je n'ai pas bougé parce que je connais bien les règles de l'éducation et, par exemple, quand on est chez soi, il faut bien se souvenir qu'on n'ouvre pas la porte aux inconnus. Mais ils étaient coriaces, ils ont tellement insisté sur la sonnette que j'ai fini par leur ouvrir pour pas qu'ils la bousillent. Sans même s'essuyer les pieds,

ils sont entrés, rien à cirer, et ils ont commencé tous les deux, un homme une femme c'était, j'ai une bonne mémoire tu vois, ils ont commencé à fureter, comme ça comme si de rien, coucou c'est nous, je comprenais rien. Je les voyais avec leurs gros yeux penchés sur un petit carnet et c'était clair qu'ils n'osaient pas me regarder.

Ils ont fini par aller dans la chambre et là, ils sont tombés nez à nez avec Maman qui était à plat ventre dans son lit. Tu peux me croire sur parole, je suis quelqu'un d'honnête : à ce stade de la visite, ils sont sortis d'extrême urgence – à cause de l'odeur.

C'est vrai, ça sentait mauvais, faut pas se mentir. Mais c'était Maman, même si elle puait. Une mère, comme on n'en a souvent qu'une, il faut la respecter, c'est plus qu'une règle, c'est un devoir de l'enfance. Je ne pouvais pas la quitter, non je ne pouvais pas lui faire ça : sur Terre elle n'avait que moi.

Alors, je suis restée.

Il paraît que s'ils ont été appelés, c'était à cause de l'odeur. Les voisins pouvaient plus supporter.

Après ça, ma tante Teresa est venue me chercher au commissariat du coin et m'a emmenée chez elle, à deux pâtés d'immeubles, ce qui était bien commode, j'ai pensé, pour économiser l'essence de mon déménagement – même si de toute façon ça n'avait pas d'importance, vu qu'on allait à pied.

J'ai dormi quelques semaines dans le canapé-lit du salon de ma tante Teresa, à côté de mon cousin Tonio qui ronflait comme un cochon, ce qui n'était vraiment pas supportable. J'ai dit à Tante Teresa que ça ne pouvait plus durer, qu'avec tous ces ronflements, j'étais trop fatiguée. Elle m'a dit qu'il ne fallait pas que je m'inquiète, on va

s'en sortir, Amaya, on va s'en sortir ! Fallait seulement lui laisser le temps de me trouver un meilleur point de chute. D'accord, j'ai dit, t'inquiète pas non plus Tante Teresa, j'ai l'habitude de ne jamais m'habituer, de toute façon, la vie change tout le temps, c'est bien connu !

Ce qui m'a fait penser qu'où que l'on soit, on n'est jamais à l'abri du besoin (je l'ai lu quelque part, je ne sais plus où), et puis qu'il ne faut jamais désespérer de rien (ça, c'était écrit dans le programme télé). Alors j'ai continué à exister.

En général, c'est quelque chose qui m'aide, ça : je lis tout ce qui me passe sous la main. Je sais beaucoup de choses tu verras, je suis très cultivée. Depuis toujours je dévore les écritures et ça m'a fait une immense culture, au bout du compte – c'est ce que disaient Monsieur Clovis le prof de CM2 et Madame Lalouette, la psychologue scolaire. Mon style est très particulier, on peut dire « unique », même : tu verras, des comme moi, il n'y en a pas, je sors beaucoup de l'ordinaire.

C'est pour ça que j'ai arrêté d'aller à l'école, je ne suis jamais entrée au collège. Les études ce n'était pas pour moi, y avait beaucoup trop de mathématiques dedans, ça manquait d'imagination. On m'a expliqué que j'étais « en décrochage scolaire », mais comme j'étais déjà dévissée de partout, le prof qu'on a envoyé à mon domicile ne s'est jamais pointé au deuxième rendez-vous. Ça l'a évacué direct en arrêt maladie.

Finalement, avec Tante Teresa, on a arrêté de s'inquiéter et tout s'est arrangé. Comme souvent dans la vie, les choses finissent par se régler, il suffit d'être patient. Sauf pour Maman, mais n'empêche, il fallait essayer : persévérer, ça peut payer. Et puis, qui ne tente rien n'a rien, comme c'était écrit sur la pub à l'arrêt de bus. Moi

j'y ai cru, que ça pouvait encore s'arranger, le jour où finalement la réalité nous a rattrapées...

À force de chercher sans relâche un plan B, Tante Teresa a fini par trouver Les Coucous pour m'accueillir. Ça m'a soulagée, parce que je n'aime pas du tout les gens qui ronflent comme Tonio, ça te pourrit la nuit quelque chose de bien. Et elle, elle s'inquiétait de plus en plus parce qu'elle disait que je mangeais rien et que ma courbe de poids dégringolait. Alors, avec mon sac, je suis repartie encore une fois du bitume de mon enfance et ça m'a fait pleurer. J'ai repensé à mon père qui me disait avec sagesse :

– Hé bah, pleure, tu pisseras moins.

Mais depuis le temps que je suis née, j'ai dû pleurer des torrents de larmes à te remplir l'Océan Pacifique et pour autant, va comprendre, je pisse toujours quand même.

En me déposant sur le trottoir devant Les Coucous, Tante Teresa a séché mes larmes avec les bouts de ses pouces. Elle m'a glissé dans la main un Père Noël en chocolat parce qu'avec tout ça, Noël était passé, c'est vrai, et on n'avait pas eu le temps de le fêter. En farfouillant dans sa poche, elle m'a aussi trouvé cinq euros pour au cas où on ne sait jamais. Puis elle a craché dans ses paumes pour me recoiffer les petits cheveux de devant qui frissaient et elle m'a dit, l'œil humide :

– Je te le promets, Amaya, tu t'en sortiras.

Tante Teresa disait toujours « promis » pour se rassurer, mais comme ça n'avait rien de certain, ça ne marchait pas très bien.

Ensuite, elle est partie pour reprendre son bus et je l'ai regardée longtemps sans qu'elle se retourne une seule fois. Domage, j'attendais le bon moment pour

pouvoir lui envoyer un baiser avec ma main. J'ai failli lui courir après, mais je me suis retenue, ma poupée m'a fait la leçon : *On ne peut pas, à douze ans, tenir la jambe d'un adulte dans la rue, il ne faut plus compter là-dessus, ma vieille.*

De loin, comme je m'ennuyais un peu à attendre en vain qu'elle ait une dernière pensée pour moi, j'ai fini par me rendre compte que ses grosses fesses rebondissaient bizarrement tandis qu'elle cavalcadait sur le trottoir ; elles se chassaient l'une l'autre, ses fesses, et *hop là* ça faisait : droite, gauche, droite, gauche, alors je me suis mise à rigoler.

Tu sais, au fond, la vie, ce n'est pas toujours une partie de rigolade, mais parfois si.

PREMIÈRE PARTIE



– Amaya ? a dit un vieux type tout racorni.

– Qui la demande ? j'ai dit pour montrer que je n'allais pas me laisser faire si jamais il comptait me rouler dans son coffre et m'enterrer dans les Pyrénées.

Moi, le sirop de la rue, fallait pas m'en raconter : des saloperies, j'en avais déjà vu des pelletées. Alors je lui ai bien montré mes dents en fronçant les sourcils pour qu'il tombe dans le panneau attention chien méchant, puis j'ai tourné ma truffe au vent.

Mais il s'est pas démonté.

– Je suis Monsieur Cactus, Amaya. Je suis le directeur de la MECS Les Coucous.

– Ah oui ? Et moi je suis Che Guevara, alors dégage avec ton orphelinat ! j'ai répondu, toujours sur ma lancée.

On était là, debout sur les marches, en surplomb d'une cour très grise parsemée de trous d'obus, et les grands arbres autour étaient tellement nus sous l'hiver qu'ils semblaient avoir des griffes.

– Je vois..., a fait le type tandis que j'observais du coin de l'œil sa moustache archi jaunie par le tabac.

Il était moche et c'était fascinant, je me suis dit, moche à en devenir presque sympathique. Il a remonté

ses manches et s'est assis sur les marches en prenant un air décontracté, un peu lointain, typique du vieux bonhomme qui cherche à t'amadouer.

– Alors, Che Guevara nous fait l'honneur de visiter notre modeste demeure...

– Oui, mais il ne fait que passer. Il a d'autres chats à fouetter, faut pas rêver, il ne va pas rester.

Et c'est vrai, je ne voulais pas rester. Pas question de squatter ce lieu tout croûté. Je regardais comme lui dans le lointain, sauf que moi c'était pas pour le style : c'était pour voir par où je pouvais fuguer.

– Bien, bien, bien... Che Guevara pourrait entrer pour faire le tour du propriétaire, cependant, et peut-être qu'il changerait d'avis...

– Vous êtes gardien de prison ? j'ai demandé.

Je voulais lui signaler que vu la tronche de sa propriété, y avait quand même pas de quoi se vanter.

– Pas vraiment, Amaya. Je suis le directeur de cet « orphelinat », comme tu dis ; mais en fait ça s'appelle une MECS, et c'est...

– Une Maison d'Enfants à Caractère Spécial. Vous fatiguez pas, Tante Teresa m'a expliqué, elle m'a déposée sur votre trottoir et puis elle est repartie. C'est elle, là-bas, vous voyez, sous l'abribus ? Pas la peine de l'appeler, elle est trop loin, elle peut plus nous entendre. Elle a filé... Je pense que rester chez vous, ça la faisait flipper.

Je me suis mise sur l'extrême pointe de mes pieds pour mieux la voir, mais son bus est arrivé au même moment alors je ne l'ai plus vue du tout.

Le vieux a regardé aussi le bus qui démarrait, et puis il a dit pour me moucher :

– Une Maison d'Enfants à Caractère *So-cial*, pas « spécial », Amaya. Une maison où l'on va quand on n'a

plus ses parents, ou quand ils ne peuvent plus s'occuper de nous.

– Ah bon, toi non plus tu n'as plus tes parents?

Il a roulé sa moustache entre ses doigts, et l'air embêté, il a soufflé :

– Je... Non, tu as raison, je n'ai plus mes parents... En quelque sorte...

– Ah. Tu n'arrives pas à remettre la main dessus, quoi. Et c'est comme ça que tu t'es retrouvé prisonnier ici.

Avec moi, pas de blague, c'était difficile de mentir, je suis trop perspicace. Futée comme un renard, ouais, avec un fin museau qui flaire tout.

– Non, c'est différent, c'est mon travail... En fait, cela n'a rien à voir, Amaya. Toi, tu es ici parce que tu as perdu tes parents, c'est vrai ; moi je suis ici parce que c'est mon métier, c'est un choix.

– Hé ho, si c'est pour me dire des choses désagréables, comme quoi tu as le choix et moi pas, tu peux faire visiter ta baraque à quelqu'un d'autre, je ne suis pas intéressée. Au revoir.

Et j'ai fait un geste comme si je raccrochais le combiné du téléphone, ce que je faisais toujours à la maison en cas de démarchage. Maman me gueulait « Amaya, Amaya c'est qui ? » du fond de son lit et je répondais « C'est personne ! », après quoi je rigolais parce que c'était drôle de dire « C'est personne » alors qu'il y avait quand même quelqu'un au bout du fil. Mais quand quelqu'un n'est pas important, on dit que c'est personne. C'est comme ça, c'est compliqué mais c'est une question philosophique alors c'est normal, on comprendra plus tard ou peut-être jamais, va savoir.

Au lieu de répondre, le type tout racorni s'est levé très lentement. Ensuite, il a fait un tour complet sur

lui-même, comme s'il s'était perdu en chemin, et il est rentré presque à reculons dans sa taule en carton. On aurait dit un pantin ou un mime – tu sais, Charlot avec ses grandes chaussures et sa canne, enfin quelqu'un qui fait son cinéma, en tout cas. Il s'est assis sur un banc tout déglingué dans le hall, a pris l'air décontracté et m'a fait signe d'entrer. Je le voyais par la porte vitrée et j'avais pas envie d'y aller.

J'étais pas dupe. Ce bonhomme, il voulait m'embarquer, j'en aurais mis ma main à couper. Bref, je suis restée encore un bon moment dehors, ma valise à la main, et puis comme j'ai vu sa mine se décomposer peu à peu, j'ai fini par entrer moi aussi.

Et pour ne pas le laisser tout seul, je me suis assise près de lui sur son banc pourri.

– J'ai froid, je lui ai dit tout doucement, pour expliquer.

– Je sais, il a dit, et il a posé sa main sur mon épaule. Ça va aller, Amaya. Ici, maintenant, c'est chez toi.

– Ça n'empêche pas qu'on va mourir un jour nous aussi, j'ai répondu.

Et je lui ai fait un beau sourire avec tout mon chagrin dedans pour qu'il comprenne que les bobards, avec moi, c'est pas la peine : ça prend pas.

En me regardant dans le miroir de ma nouvelle chambre, j'ai peur. Tante Teresa m'a collé tellement de salive dans les cheveux que je ressemble à un chihuahua à poil ras, laid comme tu peux pas te figurer. Son rêve à elle, quand elle était petite, c'était d'ouvrir un salon de coiffure. Bah punaise, je te dis pas le chantier si tous nos rêves devenaient réalité ! À la place elle a fait mère au foyer, mais là aussi elle a raté sa carrière, parce que sur ses cinq fils, il n'y en a pas un pour relever l'autre. Maman disait : « C'est de la mauvaise graine », ce que je n'ai jamais compris car leur père est gentil. Je me suis parfois demandé si Tante Teresa ne s'est pas fait un peu claquer sa vie elle aussi, claquer *vlan !* mais juste à moitié. Je n'ai jamais osé lui demander, par peur de lui faire de la peine. J'aime trop ma tante Teresa, je ne peux pas supporter de la voir pleurer. Mais, si tu veux vraiment que je te dise, je crois que des vies aussi pourries, ça devrait être interdit.

Dans le fond, c'est pour ça que je reste là ; parce que si je suis parfaitement honnête avec toi, les Coucous, j'en rêvais pas. Je ne me suis pas levée un jour avec cette riche idée : *Tiens, et si je vivais dans un orphelinat ?* J'avais nulle part où aller et je ne voulais pas être une

corvée supplémentaire pour Tante Teresa, c'est tout. J'ai bien pesé le pour et le contre. Je fais déjà cinquante kilos : en plus de ses mauvaises graines de garçons, ça fait beaucoup de bouches à nourrir, si tu ajoutes tous les caddies qu'il faut me payer à l'année pour que je survive. Et tu crois vraiment que le porte-monnaie de Tante Teresa est extensible ?

Non : il *fallait* qu'elle m'abandonne, c'était plus raisonnable. Un peu comme quand il faut se résoudre à arracher une dent qui bouge. Tante Teresa ne se rend pas compte qu'elle a trop d'abnégation et que ce n'est pas avec ça qu'on va jusqu'à la fin du mois. Pour ça que j'ai arrêté de manger : je voulais pas qu'elle paie mes pots cassés.

Dans une autre vie, si elle existe, ma tante Teresa n'est ni coiffeuse ni mère au foyer. Je ne sais pas ce qu'elle fabrique là-bas, mais je pense qu'elle fait au moins impératrice ou directrice de bureau, un truc où elle est bien rémunérée.

Au fait, ça te va si je t'appelle Albert ? C'était le prénom de notre voisin, Albert Berreta. J'ai longtemps flippé qu'il soit Franco le dictateur qui aurait vécu planqué dans ma cité, increvable comme du chiendent, mais en fait il était juste éboueur, et grave sympa.

C'est drôle, en me regardant dans le miroir, j'entends cette chanson, tu sais Albert, cette chanson qui fait : « Chihuahua ! Tut tut tududu, chihuahua ! » Écoute sur Youtube, c'est DJ Bobo. Moi j'entends ça souvent dans ma tête, quand j'en peux plus d'être coiffée comme l'as de pique : j'entends DJ Bobo. Ça me fait marrer. Il existe sur Terre un mystère capillaire que je n'arriverai jamais à percer : pourquoi tout un tas de gens sont aussi bien coiffés, et d'autres pas ?

Parfois, je me dis que la chance tient rien qu'à ça : avoir une belle natte qui te serpente dans le dos, ou une queue-de-cheval nette et lisse, et un crâne qui ne ressemble pas à un terrain de motocross ; vraiment, quand t'as ça, t'as du pot. À la naissance, on démarre avec une coiffure, bien ou mal, et après, rien à faire, ça nous suit. Réfléchis Albert, t'as forcément entendu quelqu'un dire : « Pfiou il faut que je change de tête, je vais chez le coiffeur ! », et puis le mois suivant, il a beau faire, ça repousse et qui c'est qui se pointe ? Sa vieille tête. Elle est revenue. Tu la chasses par la porte, elle te revient par la fenêtre. Ça doit être ça, le destin.

Enfin, Albert, comme tu me vois, il est temps que je me décoiffe pour retrouver un semblant de dignité. Ça me prend beaucoup de concentration pour remettre à jour ma crinière de fauve : je secoue mes boucles comme un petit chien qui s'ébroue, *Chihuahua tut tut!*... Ah non chut ça ne va pas recommencer ! Je balance ma tête en avant, ma tête en arrière, jusqu'à me faire les cheveux bien entortillés comme j'aime, des cheveux fous de cheval sauvage, tagada, je m'envole, oui, je galope dans mes pensées, tignasse au vent, je suis *Amayatinos* célèbre étalon noir, indomptable, moi cheval fougueux dans la plaine *youhou* aux côtés du grand Albert, bandit farouche, voleur de grand chemin... Taïaut ! on court si vite que personne jamais ne nous rattrapera : toi et moi Albert, c'est pour la vie ! Hennissons de joie et faisons *clap clap* avec nos sabots comme des danseurs de flamenco !

Je n'entends pas qu'une dame est entrée dans ma chambre pendant notre évasion : en l'apercevant soudain dans le miroir, je sursaute.

– Vous m'avez fait peur, merde ! Vous entrez souvent chez les gens comme dans un film d'horreur ?

Je me tiens d'une main au lavabo et, de l'autre, je brandis mon peigne tout édenté pour me défendre au cas où elle m'attaque. Mais elle sourit très gentiment et s'assoit sur mon lit. Elle ne fait rien, elle se contente de me regarder longtemps, sans s'arrêter, comme si elle était en train de me peindre avec les yeux. Alors je la regarde aussi, ou plutôt je la regarde me regarder et ça finit par me mettre la tête à l'envers.

– J'ai le tournis, je lui dis pour la prévenir.

– Ah oui ?

– Arrêtez de me regarder, sinon je vomis.

– D'accord, j'arrête.

Elle détourne le regard vers la porte du placard, toujours en souriant. Cette dame, Albert, on dirait la Marianne des timbres, mais en vachement plus belle. Et en vachement plus noire, aussi. Une Marianne africaine avec de grands yeux mordorés. Et des cheveux qu'elle peut changer quand elle veut.

– Elle vous plaît, ma porte de placard ? je lui demande tout en la zyeutant de biais pour me protéger de son regard étrange.

La porte de mon placard ne pourrait plaire à personne, il faudrait qu'elle soit vraiment secouée pour l'aimer, pour aimer d'ailleurs la moindre petite chose ici. Je la fixe, bravache, tandis qu'elle réfléchit à comment marquer le point. Elle finit par me retourner :

– Est-ce qu'elle te plaît à toi ?

– T'es gonflée, je t'ai posée la question en premier.

– Haha, alors non, elle ne me plaît pas. Elle mériterait d'être un peu décorée.

– T'es agent immobilier, toi ? Tu vends des baraques ?

– Non. Je suis Billie, l'éducatrice de ton étage. Je suis là pour m'occuper de toi. Enchantée.

Billie fait un léger mouvement de tête qu'elle accompagne d'un sourire délicat. J'observe en coin ses beaux cheveux nattés bien comme il faut, au bout desquels pendent de jolies perles multicolores. Elle cherche mon regard et ne le trouve pas, alors – bêtement – elle m'ouvre les bras. Comme si j'allais me blottir tout contre elle dans un moment pareil !

Je lui réponds d'un ton cinglant, les deux mains accrochées au lavabo, une dent de peigne enfoncée dans ma paume :

– Bien sûr, Billie. Et moi je suis la Mère Noël.

Je lui réponds méchamment parce que dans la vie, Albert, tu l'apprendras à tes dépens, c'est-à-dire quand tu seras grand, il y a les gens qui te trouvent une maison, ceux qui te la reprennent et ceux qui te promènent en bateau. Méfie-toi de tout le monde, je ne voudrais pas qu'il t'arrive des bricoles. Tu devrais lire le journal pour te renseigner : si la vie n'est pas juste, les humains le sont encore moins. Ne leur laisse jamais ta confiance sans surveillance. Ou alors fais-le si tu veux mais je te préviens, faudra pas venir pleurer après qu'ils t'aurent dévissé toutes tes ampoules et qu'il fait nuit noire dans ta tête, ah ça non.

Quand tu seras grand, Albert, tu seras grand, point barre, pas la peine de chialer la morve au nez.

Je surveille toujours Billie tandis que je te parle, hein, ne crois pas que je baisse la garde. Je la vois qui dodeline de la tête, et ses jolies perles me font de l'œil, tellement que j'aimerais les lui piquer. Elle se casse toujours la caboche pour m'approcher en douceur.

– Amaya... C'est mon prénom qui te perturbe ?

Je lâche le lavabo et approche de quelques pas dans sa direction. Je la surplombe, les deux pieds bien ancrés dans le sol, puis je croise les bras pour rétorquer :

À découvrir aussi DANS LA COLLECTION EXPRIM'

Martine POUCHAIN, Traverser la nuit

Martine POUCHAIN, Zelda la rouge

Claire RENAUD, Les quatre gars

Claire RENAUD, Une fille de perdue, c'est une fille de perdue

Joanne RICHOUX, Les collisions

Joanne RICHOUX, Marquise

Joanne RICHOUX, Toffee Darling

Cécile ROUMIGUIÈRE, Les Fragiles

Insa SANÉ, Tu seras partout chez toi

Insa SANÉ, Daddy est mort (retour à Sarcelles)

Insa SANÉ, Du plomb dans le crâne

Insa SANÉ, Gueule de bois

Insa SANÉ, Les Cancres de Rousseau

Insa SANÉ, Sarcelles-Dakar

Anne SCHMAUCH, Gorilla Girl

Anne SCHMAUCH, La sauvageonne

Edgar SEKLOKA, Adulte à présent

Edgar SEKLOKA, Coffee

Julia THÉVENOT, Bordeterre

Marine VEITH, Ceux qui traversent la mer reviennent toujours à pied

Marie VERMANDE-LHERM, London Panic

Vincent VILLEMINOT, Samedi 14 novembre

Thibault VERMOT, Colorado Train

Séverine VIDAL, Quelqu'un qu'on aime

Séverine VIDAL, Des Astres



Directeur de publication : Frédéric Lavabre

Collection dirigée par Tibo Bérard

Assistante d'édition : Julia Robert-Thévenot

Maquettiste : Elsa Le Duff

Conception de couverture : Claudine Devey

© Éditions Sarbacane, 2021

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou
partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite
de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

ISBN : 978-2-37731-590-1